

STUDIA CARACOANA.

Etudes sur Albert Caraco, réunies par Philippe Billé

Table :

Quelques remarques, par Ph. Billé

Remarks about Caraco (version anglaise du précédent)

Bibliographie d'Albert Caraco 1 : Chronologie des œuvres

Bibliographie d'Albert Caraco 2 : Index des titres

Bibliographie sur Albert Caraco

Index du Semainier de l'agonie (1963)

Traduction d'un portrait en espagnol de 1968 et d'un autre en anglais

Fragments espagnols traduits du Semainier de 1969

Dix fragments espagnols traduits du Semainier de l'agonie (1963)

Article et passage de Louis Nucéra

Note de lecture sur Journal d'une année (1957-1958)

- - - - -

QUELQUES REMARQUES SUR ALBERT CARACO, avec un tissu de citations  
par Philippe Billé

«Je suis raciste et je suis colonialiste.» (*Ma confession*, p 141).  
Albert Caraco avait un certain talent pour mettre tout le monde à l'aise,  
d'entrée de page. C'était à bien des égards un écrivain hors du commun.

A ce qu'on dit, il était né dans une famille séfarade à  
Constantinople, en 1919 (le 10 juillet d'après une notice, le 8 selon ses  
propres dires dans le *Semainier de l'agonie*, p 44). Il était le fils unique  
d'un banquier juif espagnol et d'une mère juive russe.

Il vécut dans son enfance «entre Prague et Vienne» de 1920 à 1923,  
puis à Berlin de 1924 à 1929 (de 1926 à 29, habite au Kurfürstendamm, n°  
199 ; en 29, donc à 10 ans, il ne parle que l'allemand) enfin de 1929 à  
1939 à Paris, où il fut élève au lycée Janson-de-Sailly (en 1929-30 habite  
47 boulevard Suchet, de 34 à 37 avenue Paul Doumer) (*Journal d'une année*).  
Il fut diplômé de H.E.C. en 1939 mais ne travailla jamais. En 1939 sa  
famille se procure des passeports du Honduras, où elle ne mettra jamais les  
pieds, puis quitte la France pour l'Amérique du Sud, via Lisbonne. Ils  
débarquent à Buenos Aires en 1940 et vivront en Argentine, au Brésil et en  
Uruguay jusqu'en 1948, date du retour définitif en France. Lui-même  
synthétise ainsi sa jeunesse : «Je passai les dix premières années de ma  
vie en Allemagne, les dix suivantes à Paris, les dix suivantes entre  
l'Argentine et l'Uruguay» (*L'homme de lettres*, p 207-208). Deux de ses  
livres d'alors, que j'ai eus entre les mains, portent son tampon, dans  
lequel je déchiffre l'adresse : 924 av. Mariscal Estigarribia, Montevideo.  
C'est une grande avenue du sud de la ville, non loin du front de mer.

Après la guerre, en 1946, la famille revint s'établir définitivement  
à Paris. Lui-même indique dans le *Semainier de l'incertitude* qu'il habitait  
en 1968, depuis huit ans, au 34 rue Jean-Giraudoux (p 100 & 162).

D'un naturel mélancolique, il attendait la mort de ses parents pour  
se suicider. Sa mère disparut la première, en 1963 (il écrivit à son sujet  
*Post mortem*). Son père la suivit en septembre 1971 et Albert se serait  
pendu dès le lendemain. Il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie la  
nationalité uruguayenne.

Ses premiers livres, parus à Rio de Janeiro et à Buenos Aires au  
début des années 40, étaient de facture et de sujet classiques. Ses pièces  
de théâtre, partiellement en vers, témoignaient déjà de sa grande maîtrise  
du français et des règles du style. On trouve à la fin d'*Inès de Castro* une  
remarquable tirade en prose, qui à la lecture se révèle être une suite  
d'alexandrins mis bout à bout.

Ses livres postérieurs sont principalement des essais philosophiques,  
en grande partie constitués d'aphorismes et de dialogues.

Ses derniers livres, plus personnels, sont des chroniques mêlant  
autobiographie et pamphlet. Il y disserte à bâtons rompus sur sa vie,  
l'actualité, la littérature, l'histoire ou la religion, souvent les mêmes  
sujets reviennent. *Ma confession* présente une structure très régulière, et

en quelque sorte monumentale : c'est une suite de 250 méditations vagabondes, commençant chacune en haut d'une page et finissant au bas de la même. Plusieurs ouvrages de cette période, intitulés *Semainiers*, sont divisés en chapitres hebdomadaires. Un bloc d'une demi-douzaine de lignes («Voilà trois générations que l'Occident abonde en professeurs de barbarie...») que je vois répété mot pour mot aux pages 73 et 93 du *Semainier de l'Agonie* (semaines du 18 au 24 février et du 4 au 10 mars 1963) permettent de supposer que l'écriture et la structure des *semainiers* ne sont pas aussi spontanées que l'on pourrait croire.

Bien qu'il fût principalement francophone et francographe, Albert Caraco pratiquait aussi trois autres langues vivantes : «Le français, l'allemand, l'anglais et l'espagnol sont quatre langues admirables et je parviens à m'exprimer, avec plus ou moins de bonheur, en toutes» (*Semainier de 1969*, p 45). Il indique dans le *Semainier de l'incertitude* (p 23) que son ordre d'aisance était, après le français, l'espagnol, puis l'allemand, enfin l'anglais. Il a inséré de différentes façons, dans ses livres tardifs, des passages écrits dans ces langues. Les 250 pages de *Ma confession* comprennent soudain une série de 7 pages en anglais (p 91-97), plus loin 7 autres en allemand (105-111), plus loin encore 7 autres en espagnol (113-119). Dans les *Semainiers*, le texte est parsemé de paragraphes écrits alternativement dans une de ces langues, et parfois Caraco passe inopinément de l'une à l'autre au milieu d'un paragraphe, ou même en pleine phrase. Il dit de son *Semainier de 1969* : «Le lecteur averti comprend, en me lisant, qu'il s'agit d'une fugue à quatre voix» (p 134).

C'était un réactionnaire et un misanthrope de première catégorie : «Je ne me cache pas de professer le pessimisme et m'avoue le partisan de la réaction» (1969, p 104) ; «la conservation d'un beau fauteuil m'importe plus que l'existence de plusieurs bipèdes à la voix articulée» (*Agonie*, p 237) ; «je serais charmé, ma foi, que l'univers fût plein de fours et qui fumassent, de camps de concentration et qui craquassent, de peuples déportés et qui crevassent» (1969, p 118). Il était non seulement raciste et colonialiste, mais aussi vaguement monarchiste, du moins nostalgique de l'Ancien Régime («Le plus tôt nous rétablirons la monarchie, le mieux» *Agonie*, p 37), inégalitariste («Voilà l'espèce d'avortons formant l'humanité commune, il paraît que ce sont nos frères» ; «Quelle est l'idée de beaucoup la plus fausse ? L'égalité», *Agonie*, p 233 & 279), et partisan de la peine de mort («La peine de mort, je l'approuve», *Agonie*, p 59). Tout pour plaire à l'humaniste moderne.

Ses injures cinglantes à l'endroit des Arabes et des Noirs ne laissent pas de doute quant au peu d'estime qu'il leur portait, et le métissage ne lui disait rien qui vaille : «Paris est déjà plein d'Arabes et de Nègres, encore un mouvement et l'on se croirait au Brésil» (1969, p 8) (et je ne cite pas les pires de ses imprécations).

Se présentant comme «Moi l'héritier des traditions immortelles de la France» (*Agonie*, 86), il admirait la culture française et notamment la littérature, des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : «Le temps où les Français ont donné leur mesure, entre Louis XIV et le premier Napoléon» (*Homme de lettres*, 115) ; «de 1600 à 1800 ... en ces temps-là, la France avait un style» (*Incertitude*, 167) ; «de 1650 à 1775 ... on atteint à cette harmonie où la grandeur n'écrase et la mesure ne comprime» (*Agonie*, 33).

Par contre il détestait la France contemporaine, qu'il jugeait décadente : «Je mourrai francophobe» (*Agonie*, 262) ; «La France, plus je vieillis et plus je la méprise» (*Confession*, 112). Bien qu'il eût choisi d'y vivre, il ne s'y sentait pas intégré et ne demanda pas la naturalisation : «Je ne suis pas un écrivain français, je ne me sens pas tel» ; «Albert Caraco n'est pas français, ne se sent pas français et n'a guère d'estime pour la France» (*Agonie*, 62 & 270).

Il exprime à l'égard des Juifs des sentiments mélangés. Il s'avoue «Juif de naissance et assez longtemps mécontent de l'être» (*Agonie*, 140). Il s'en trouva assez content dans ses dernières années, notamment après la guerre de 1967, quand il développa un racisme tous azimuts plaçant les Juifs au sommet de la pyramide humaine : «Nous sommes la colonne vertébrale

de la race blanche» (*Confession*, 36). Cela ne l'empêchait pas de tenir à l'encontre des Juifs des propos peu amènes («On voit à Paris quelques Juifs assez horribles, ces drôles nous arrivent d'Algérie, ... l'œil jaune et la peau verte et le cheveu crépu», *Agonie*, 251 ; «Dieu! Que les Juifs sont laids!», 1969, 100), y compris à l'égard de sa propre famille : «De quoi suis-je pas descendu ? Je me demande où tous ces avortons prenaient l'audace de survivre» (*Agonie*, 265).

Il regrettait de s'être converti quelques années au catholicisme, qui imprégna ses premières œuvres. Il tenait les monothéismes chrétien et musulman pour peu de chose. A ses yeux le Coran était «la honte de l'esprit humain, ...» (*Confession*, 140), et l'Eglise, qui avait pour seul mérite «d'avoir longtemps favorisé les beaux-arts», était «le cancer moral de la race blanche» (*Agonie*, 172 & 110). Il a cependant mis souvent dans le même sac du mépris les trois monothéismes, juif compris : «Le Judaïsme, l'Eglise et l'Islam ne m'agrément pas, l'esprit qui les anime est souvent la bassesse même» ... «L'Eglise, l'Islam et le Judaïsme je les appelle trois poisons, les divers paganismes m'agrément davantage, celui des Grecs fut admirable, celui des Celtes fut charmant» (*Agonie*, 246 & 251). Il professa parfois, comme on vient de voir, une préférence pour le paganisme : «Les paganismes valaient mieux que les systèmes délirants qui les remplacent» (*Agonie*, 33) ; «La restauration des paganismes sauvera l'espèce» (*Confession*, 62). A propos de la vie éternelle, il déclare : «l'idée seulement de faire mes besoins un milliard d'années de suite me brouille avec les religions révélées» (*Confession*, 203).

En lisant ses diatribes virulentes mais étincelantes contre les Français et les Chrétiens, partagé entre l'indignation et la fascination, je me suis parfois demandé à quel point ma situation de lecteur pouvait être symétrique à celle d'un Juif devant les *Bagatelles* de Céline. A ce propos, j'observe que Caraco, malgré son peu de sympathie pour les antisémites (l'antisémite est «une brute, il broute l'herbe à quatre pattes», *Agonie*, 141), semble témoigner d'une certaine estime envers Céline, qu'il considère comme un véritable «écrivain-né», un «possédé», par opposition au simple «homme de lettres, singe de l'inspiration» qu'il voit en Camus (*Agonie*, 85).

Son écriture a le ton tranchant de l'intolérance, et une syntaxe archaïsante qui lui donne parfois un air précieux, comme son tic de nier en «ne» sans le «pas», qui ne plaît pas à tout le monde. Il a des manies, par exemple l'expression «Il nous manque une thèse sur...» Il savait se passer des facilités de l'argot et n'abusait pas des exclamations.

«Un bon livre est un exercice de pensée et de style», notait-il (*Homme de lettres*, 262) et sans doute nous a-t-il donné de bons livres. On aura compris que je suis loin d'adhérer à toutes ses idées, comme de partager tous ses goûts. Mais je ne voudrais pas non plus donner l'impression que j'aime le lire pour seulement goûter son style éblouissant, ou rire des outrances délirantes d'un prophète acariâtre. Il avait, comme on dit, oublié d'être sot, et ses pages valent aussi par les vérités qu'il y distribue. Je ne crois pas qu'il se soit trompé en tenant que la pollution et la surpopulation soient nos premiers problèmes, aujourd'hui plus encore, et qui d'ailleurs sont liés. Il a lancé contre les lettres et les arts de son temps mille traits pertinents. Il a sur la psychologie des vues perçantes.

Il était assez biophobe, il n'aimait pas la vie et n'était guère attiré par le sexe, se voyant comme un «moine en civil» (*Agonie*, 16) et admirant le célibat des prêtres (*Confession*, 200) : «le désir n'a rien d'honorable, le plaisir n'a rien de sublime» (*Agonie*, 248) ; «I am a puritan and I despise debauchery» (*Incertitude*, 142). «Ni chat, ni chien, ni mignon, ni maîtresse» résume-t-il (*Agonie*, 124) et il précise : «La compagnie des femmes, je l'avoue, m'assomme, elles me semblent presque toutes laides et stupides» (*Confession*, 164) ; «Avais-je le goût des garçons ? Je n'en sais toujours rien et je ne suis pas curieux de telles découvertes» (*Confession*, 50). A-t-il jamais connu l'amour ? Il dit tantôt que non, et tantôt avoue de rares contacts : «à peine eus-je quelques rapports d'expérience avec des femmes de passage plus ou moins gueuses»

(*Agonie*, 89) ; «celles, ô combien rares ! que je payai pour les culbuter, ne m'échauffèrent pas» (*Confession*, 50). Le désir sexuel lui était insupportable : «Pour comble de misère, des tentations charnelles ! confie-t-il en mai 1963. Je m'étranglerais de rage!» (*Agonie*, 191). Quand ces accès surviennent, «il m'arrive de me soulager» (*Confession*, 26 & 56) en procédant à «de brusques attouchements impudiques» (*Agonie*, 238), à l'instar des «philosophes misanthropes» qui «ont préféré leurs mains aux cuisses de ces dames» (*Agonie*, 67). Et parfois il n'y allait pas de main morte : «Je hais mon phallus plus que tout au monde et maintes fois ... je le brûlai, je l'incisai, je l'écorchai» (*Agonie*, 135).

Parmi ses rares aspirations positives, on notera l'expression discrète mais récurrente de son attrait pour la campagne et le jardin. Il en parle trois fois dans *Ma confession* : «Je souhaiterais de vivre à la campagne et posséder une maison, au milieu d'un jardin, et passer mes soirées à travailler la terre» (p 27) ; «je souhaiterais fort d'avoir une maison aux champs et de pouvoir écrire en un jardin, dont je serais propriétaire» (p 122) ; «J'ai toujours désiré de vivre à la campagne et j'ai toujours vécu dans le relent et la rumeur des villes» (p 254). La même idée se trouvait dans les *Semainiers* : «Je ne souhaite (que) respirer l'air de la campagne et travailler dans un jardin silencieux, je hais Paris» (*Agonie*, 132) ; «Si l'on m'interrogeait sur la nature de mes préférences, je dirais humblement que je ne haïrais pas d'avoir une maison pourvue d'un jardin, à la limite d'une ville ancienne» (1969, 151).

«Je forme des vœux pour que l'on me traduise» déclarait-il (*Agonie*, 81) mais jugeant que «la plupart des traductions dégoûtent de l'original, vu la niaiserie et la bassesse de nos truchements» (*Homme de lettres*, 156), il priait ainsi : «Seigneur, accordez-moi les traducteurs que je mérite» (*Agonie*, 259). Quelle opinion aurait-il eue de moi, pauvre goy laborieux, comme lecteur d'abord, et en outre comme traducteur, je n'ose y penser.

Il fut seul. «Je témoigne, seul au fond de ma chambre, homme isolé, homme emmuré, homme que l'on étouffe et qui mourra dans les ténèbres» ... «mes auditeurs sont les murs de ma chambre» (*Agonie*, 258 & 274). Son amertume était d'autant plus grande qu'il ne se prenait pas pour rien : «Mon livre éclatera comme une bombe sur l'Europe» ... «quand je serai mort, c'est un cadavre de géant que l'on verra soudain au milieu des fourmis françaises» (*Agonie*, 248 & 256). Il aura été tout ce qu'on voudra sauf un nain, en effet.

J'aime bien ses initiales, involontaires mais suggestives : A.C.  
(article bloqué le 9 III 2005, complété depuis lors)

REMARKS ABOUT CARACO, by Philippe Billé

«I am a racist and a colonialist.» (*Ma Confession*, 141). Albert Caraco had a certain talent for making everyone comfortable, as soon as they open the book. In many respects, an uncommon writer. He was born in Constantinople, of a Sephardic family, (on June 8<sup>th</sup> according to his own words, in the *Semainier de l'agonie*, 44). He was the only son of a banker.

During his childhood, he lived in Prague, Berlin and Paris, where he studied in the Janson-de-Sailly high school. He graduated in Advanced Commercial Studies in 1939, but never worked. He summarises his youth with these words: «I spent the first ten years of my life in Germany, the following ten in Paris, the following ten between Argentina and Uruguay.» (*L'homme de Lettres*, 207-208).

It was in 1939 that his family left Europe for South America, where they sojourned in Brazil and Argentina before settling in Uruguay, in Montevideo. Two of his books from this time, which I have in my hands, bear his mark, from which I decipher the address: 924 av. Mariscal Estigarribia, Montevideo. It's a great avenue in the south of the city, not far from the sea.

After the war, in 1956, the family returned to settle permanently in Paris. He mentions in the *Semainier de l'incertitude*, in 1968, that he has been living there for eight years, in the Jean-Giraudoux street (p 100 & 162). A natural melancholic, he waited for the death of his parents before committing suicide. His mother went first, in 1963 (he wrote about it in *Post mortem*). His father followed her in September 1971, and Albert hanged himself the day after. Until the end of his life he kept the Uruguayan nationality.

His first books, published in Rio de Janeiro and Buenos Aires in the beginning of the 40s, were classical in style and subject. His plays, partly in verse, are a testimonial of his great mastery of French and the rules of style. One may find in the end of Inès de Castro a remarkable tirade in prose, which on reading reveals itself to be a sequence of alexandrine verses one after the other.

His later books are mostly philosophical essays, for the greater part arranged in aphorisms or dialogues. His last books, more personal, are chronicles that combine autobiography and pamphlet. In these books, in a casual manner, he discusses his life, modernity, literature, history or religion, and often the same topics resurface. *Ma Confession* presents a very regular and somewhat monumental structure : it is a collection of 250 wandering meditations, beginning at the top of one page and finishing at its bottom. Many works from this period, titled *Semainiers*, are divided in weekly chapters. A block of six lines («It has been three generations since the West swarms with teachers of barbarity...») which I see repeated word for word on pages 73 and 93 of the *Semainier de l'agonie* (weeks from 18 to 24 February and 4 to 10 March 1963) allow me to presume that the writing and the structure of the journals are not as spontaneous as one might believe.

Although he was mainly French-speaking and French-writing, Albert Caraco also practised three other living languages: «French, German, English and Spanish are four admirable languages and I manage to express myself, with more or less success, in all of them.» (*Semainier de 1969*, 45). He mentions, in the *Semainier de l'incertitude* (23), that his order of proficiency was, after French, Spanish, then German and finally English. He inserted, in different ways, in his later books, passages written in these languages. The 250 pages of *Ma Confession*, include a sudden series of seven pages in English (91-97), and later seven in German (105-111), then seven in Spanish (113-119). In these diaries, the text is scattered in paragraphs written alternately in one of these languages, and at times Caraco goes unexpectedly from one to the other in the middle of a paragraph, or even in the middle of the sentence. He said of his *Semainier de 1969*: «The informed reader knows, as he reads me, that he is listening to a fugue in four voices» (134).

He was a reactionary and a misanthrope of the first order. «I don't hide my profession of pessimism and I'm an avowed partisan of reaction» (1969,

104); «the conservation of a beautiful armchair is to me more important than the existence of many bipeds of articulate voice» (*Agonie*, 237); «I would be pleased indeed, if the universe were full of blazing ovens, and crowded concentration camps, and starving people deported» (1969, 118). He was not only a racist and a colonialist, but also vaguely a monarchist, at least nostalgic of the Ancien Régime («The sooner we reestablish monarchy, the better» (*Agonie*, 37); inegalitarian («Behold the kind of runts which form the common humanity, does it look as if they are our brothers?» ; «Which is the falsest idea? Equality», *Agonie*, 233 & 279), and in favour of the death penalty («I approve of the death penalty», *Agonie*, 59). All this to please modern humanists...

His scathing insults against Arabs and Blacks leave no doubt as to the scarce esteem that he had for them, and miscegenation was unthinkable to him: «Paris is already full of Arabs and Negroes, soon it will look as if we are in Brazil» (1969, 8) (and I do not quote the worst of his imprecations).

Presenting himself as «the heir of immortal French traditions» (*Agonie*, 86), he admired French culture and especially the literature of the seventeenth and eighteenth centuries: «The time when the French flourished and had their greatness measured, between Louis XIV and the first Napoléon» (*Homme de Lettres*, 115); «from 1600 to 1800... during this time, France had a style» (*Incertitude*, 167); «from 1650 to 1775... one reaches such a harmony, in which greatness does not crush and whose measure is not compressed» (*Agonie*, 33).

On the other hand, he detested contemporary France, which he considered decadent: «I shall die as a Francophobe» (*Agonie*, 262); «France... the older I grow, the more I despise her» (*Confession*, 112). Although he chose to live there, he did not feel integrated and did not demand a naturalisation: «I am not a French writer, I do not feel as such» ; «Albert Caraco is not French, does not feel French, and has little esteem for France» (*Agonie*, 62 & 270).

Toward the Jews his feelings are mixed. He confesses to being «a Jew of birth and for a long time discontented for being» (*Agonie*, 140). He was very contented in his last years, particularly during the war of 1967, when he developed a racism in full scale, placing the Jews at the summit of the human pyramid: «We are the backbone of the white race» (*Confession*, 36). But that didn't stop him from making unfavourable conclusions from his meetings with Jews: «In Paris one may see some very horrible Jews, these scoundrels coming from Algeria, ... yellow eyes, green skin and frizzy hair», *Agonie*, 251; «God! The Jews are ugly!», 1969, 100; and even his own family: «From what do I descend? I wonder how did all these runts even dare to survive» *Agonie*, 265.

He regretted having converted to Catholicism for a few years, which consumed his first works. He didn't think much of Christian and Muslim monotheism. To his eyes the Qur'an was «the disgrace of the human spirit» (*Confession*, 140), and the Church, whose only merit was «having for a long time favoured the fine-arts», is «the moral cancer of the white race» (*Agonie*, 172 & 110). However, he had in the same sack of contempt all three branches of monotheism, even the Jewish: «Judaism, the Church and Islam are not agreeable to me, the spirit which animates them is often lowness itself» ... «The Church, Islam and Judaism, I call them all poisonous; the sundry pagan religions are much more agreeable, the Greeks were admirable, the Celts were charming» (*Agonie*, 246 & 251). As we see, sometimes he professes a preference for paganism: «The pagan religions are worth much more than the delirious systems which have replaced them» (*Agonie*, 33); «The restoration of paganism will save the species» (*Confession*, 62). With regard to eternal life, he declared: «the very idea of relieving my needs for thousands of years immediately makes me dissent with revealed religions» (*Confession*, 203).

Upon reading these virulent diatribes, which are rather offensive toward the French and the Christians, sometimes I wonder, divided between indignation and fascination, how far my situation as a reader could be symmetrical to that of a Jew reading Céline's *Trifles for a Massacre*.

Regarding that, I must observe that Caraco, in spite of his little sympathy toward anti-Semites («The anti-Semite is a brute, he eats grass on all fours», *Agonie*, 141), seems to have a certain esteem for Céline, whom he considered a «true born writer», a «possessed man», in opposition to the mere «man of letters, the ape of inspiration», which he saw in Camus (*Agonie*, 85).

His style has the trenchant tone of intolerance, and an archaic syntax, which is sometimes endeared with a precious mien, such as his tic of using old fashioned negations without the word «pas», which doesn't please everyone. He has whims, for instance, the expression «we lack a thesis about...» He knew how to avoid the tricks of slang and didn't overuse exclamation marks.

«A good book is an exercise of thought and style», he noted (*Homme de Lettres*, 262), and without a doubt he gave us good books. One will see that I am far from subscribing to all of his ideas, or sharing his tastes. But I do not want to give the impression that I like to read him only to savour his fulgurant style, or laugh at the delirious exaggerations of a cantankerous prophet. He forgot, as we say, to be a fool; his pages are also valuable for their truthfulness. I don't think he was mistaken in remarking that pollution and overcrowding are our primary problems, even more nowadays, and that they are connected. He cast against the literature and the arts of his time a thousand pertinent traits. He has penetrating views on psychology.

He was quite a biophobe: he didn't love life and wasn't particularly attracted by sex, seeing himself as a «civil monk» (*Agonie*, 16), admiring the celibacy of priests (*Confession*, 200): «desire has nothing honourable about it, pleasure has nothing sublime» (*Agonie*, 248); «I am a puritan and I despise debauchery» (author's English, *Incertitude*, 142). He resumes: «No cat, no dog, no lover, no woman», and then pontificates: «The company of females, I confess, bores me; almost all of them seem ugly and stupid» (*Confession*, 164); («Have I ever had a taste for boys? I don't know anything about that, and I am not all curious about these discoveries» (*Confession*, 50). Has he ever known love? Sometimes he says no, sometimes he confesses to some encounters: «I have had very few relations of experience with women, usually poor street women» (*Agonie*, 89); «those rare creatures whom I payed to overpower didn't heat up my blood» (*Confession*, 50). Sexual desire was unbearable to him: «The last drop of misery: carnal temptation!» he confided in May 1963, «I will strangle myself from rage!» (*Agonie*, 191). When these crises happen, «I need to relieve myself» (*Confession*, 26 & 56), seeking «shameless and brief self-abuse» (*Agonie*, 238), following the example of «misanthropic philosophers who preferred their own hands to the legs of the ladies» (*Agonie*, 67). And sometimes he becomes hard and harsh: «I hate my phallus more than everything else, and a thousand times more... I've burnt it, I've cut it, I've sliced it» (*Agonie*, 135).

During his rare positive aspirations one will note the discreet but recurrent expression of his love for the country and the garden. He says three times in *Ma Confession*: «I wish I could live in the countryside and have a house in the middle of a garden and spend my evenings working the earth» (27); «I would really like to have a house in the country and be able to write in a garden, of which I would be the owner» (122); «I have always desired to live in the country and I have always lived in the stench and the noise of cities» (254). The same idea is found in his *Semainiers*: «I only wish to breathe the air of the country and to work in a silent garden, I hate Paris» (*Agonie*, 132); «If I was asked about the nature of my preferences, I would humbly say that I would like to have a house with a garden, on the border of an old city» (1969, 151).

«I have some wishes to be translated» he declared (*Agonie*, 81), but judging that «most translations deviate from the original, according to the inanity and the lowness of our interpreters» (*Homme de Lettres*, 156), he prayed: «Lord, grant me faithful translators» (*Agonie*, 259). What would be his opinion of me, a poor laborious goy, first as his reader and then as his translator, I can't imagine.

He was a solitary man. «I witness, alone in my room, as an isolated man, a man walled up, a man who chokes and who will die in the dark» ... «My audience is the walls of my room» (*Agonie*, 258, 274). His bitterness was so great that he didn't think little of himself: «My book will blow up like a bomb over Europe» ... «When I am dead, it will be the remains of a giant that will be suddenly found surrounded by French ants» (*Agonie*, 248, 256). Indeed, he was everything a man could be, except a homunculus.  
(traduction Richard Costa)



BIBLIOGRAPHIE D'ALBERT CARACO (1) CHRONOLOGIE DES PREMIERES EDITIONS  
avec indication des rééditions.

1941. INÈS DE CASTRO (suivi de) LES MARTYRS DE CORDOUE. Rio de Janeiro :  
Livreria Geral Franco Brasileira. 173 p. (Deux tragédies classiques. La  
couverture porte : Editions Bel-Air). \*

1942. LE CYCLE DE JEANNE D'ARC (suivi d'un choix de poèmes). Buenos Aires :  
Argentina Aristides Quillet. (Plaquette illustrée par l'auteur). ?

1942. LE MYSTERE D'EUSÈBE, illustré par l'auteur. Buenos Aires : Argentina  
Arístides Quillet. 187 p. \*

1942/43. CONTES. RETOUR DE XERXÈS. Buenos Aires : Argentina Aristides  
Quillet. 303 p. (Colophon daté 1942. Contes symboliques, fantastiques et  
philosophiques illustrés par l'auteur).

1949. LE LIVRE DES COMBATS DE L'ÂME. Paris : E de Boccard. 235 p. (Recueil  
de poèmes mystiques. Prix Edgar Poe, Paris).

1952. L'ÉCOLE DES INTRANSIGEANTS : Rébellion pour l'ordre. Paris : Nagel.  
289 ou 291 p. (Maximes morales).

1952/53. LE DESIRABLE ET LE SUBLIME : phénoménologie de l'Apocalypse.  
Neuchâtel : A la Baconnière. 395 p. (Somme philosophique. Copyright 1952,  
imprimé en 1953) \*

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 1978 ou 1979, 395 p.

1957. FOI, VALEUR ET BESOIN. Paris : E de Boccard. 241 p. \*

1957. APOLOGIE D'ISRAEL, 1 : PLAIDOYER POUR LES INDEFENDABLES. Paris :  
Fischbacher. 202 ou 203 p.

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 2004, avec *La marche à travers les  
ruines* et *Colonne d'ombre, colonne de lumière*, 323 p.

1957. APOLOGIE D'ISRAEL, 2 : LA MARCHÉ A TRAVERS LES RUINES. Paris :  
Fischbacher. 205 ou 211 p.

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 2004, avec *Plaidoyer pour les  
indéfendables* et *Colonne d'ombre, colonne de lumière*, 323 p.

1963. HUIT ESSAIS SUR LE MAL. Neuchâtel : A la Baconnière. 370 p. \*

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 1976 ou 1978, 370 p.

1965. L'ART ET LES NATIONS : la physique des styles. Neuchâtel : Ed. de la  
Baconnière. 333 p.

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 1979, 333 p.

1966. LE TOMBEAU DE L'HISTOIRE. Neuchâtel : La Baconnière. 605 p.

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 1976, 604 p.

1967. LE GALANT HOMME : un livre de civilité. Neuchâtel : A la Baconnière.  
343 p.

- Réédition : Lausanne : L'Age d'Homme, 1979, 341 p.

1967. LES RACES ET LES CLASSES. Lausanne : L'Age d'Homme. 413 p.

1968. POST MORTEM. Lausanne : L'Age d'Homme. 119 p. (La Merveilleuse  
Collection, 13).

- Réédition sous le titre *MADAME MÈRE EST MORTE*, (Paris) : Lettres Vives,  
1983 ou 1984, xiii-110 p. (collection *Entre 4 yeux*, préface Michel Camus).  
- Repris sous le titre original en fin de volume du *Semainier de l'agonie*,  
1985.

- Traduction italienne : *Post mortem*, par Tea Turolla, avec préface de V Dimitrijevic. Milano : Adelphi (Piccola Biblioteca), 1984.
- Traduction espagnole : *Post mortem*, par Justo Navarro, également préfacier. Salamanca : Sígueme, 2006.
- Autre traduction espagnole : *Post mortem*, par María Virginia Jaua. México : Editorial Sexto Piso (Colección Noesis, 20), 2006. 119 p.
  
- 1968. LA LUXURE ET LA MORT : relations de l'ordre et de la sexualité. Lausanne : L'Age d'Homme. 257 p. \*
  
- 1970. L'ORDRE ET LE SEXE. Lausanne : L'Age d'Homme. 272 p. (Préfaces de l'auteur en anglais, allemand, espagnol et français). \*
  
- 1974. OBÉISSANCE OU SERVITUDE. Lausanne : L'Age d'Homme. 403 p.
  
- 1975. MA CONFESSIOIN. Lausanne : L'Age d'Homme. 260 p. \*
  
- 1975. LA FRANCE BAROQUE. Lausanne : L'Age d'Homme. 245 p.
  
- 1975. SIMPLES REMARQUES SUR LA FRANCE. Lausanne : L'Age d'Homme. 168 p.
  
- 1976. L'HOMME DE LETTRES : un art d'écrire. Lausanne : L'Age d'Homme. 293 p. \* - Traduction italienne sous le même titre français. Ed Guida, 2001.
  
- 1982. BREVIAIRE DU CHAOS. Lausanne : L'Age d'Homme. 126 p. (collection Le bruit du temps).
  - Réédition Lausanne : L'Age d'Homme, 1999, 126 p. (collection Amers, 1) \*
  - Traduction allemande : *Brevier des Chaos, mit Auszügen aus dem Tagebuch des Verfassers* («avec des extraits du journal de l'auteur»). München : Matthes & Seitz, 1986. 200? p.
  - Traduction italienne : *Breviario del caos*, par Tea Turolla. Milano : Adelphi (Piccola Biblioteca), 1998.
  - Traduction espagnole : *Breviario del caos*, par Rodrigo Santos Rivera. Madrid : Editorial Sexto Piso (Colección Noesis, 3), 2004. 128 p.
  
- 1982. ESSAI SUR LES LIMITES DE L'ESPRIT HUMAIN. Lausanne : L'Age d'Homme. 257 p.
  
- 1983. SUPPLÉMENT À LA « PSYCHOPATHIA SEXUALIS ». Lausanne : L'Age d'Homme. 174 p. (collection Le bruit du temps)
  - Traduction italienne : *Supplemento alla psychopathia sexualis*, par Giulia Alfieri. Milano : Adelphi (Biblioteca dell'Eros), 2005.
  
- 1984. ECRITS SUR LA RELIGION. Lausanne : L'Age d'Homme. 346 p.
  
- 1985. LE SEMAINIER DE L'AGONIE : le semainier de 1963, suivi de *Post mortem*. Lausanne : L'Age d'Homme. 329 p. \*
  
- 1994. ABÉCÉDAIRE DE MARTIN-BÂTON. Lausanne : L'Age d'Homme. 156 p. (Coll. La Fronde). \*
  
- 1994. SEMAINIER DE L'INCERTITUDE. (Lausanne) : L'Age d'Homme. 202 p. \*
  
- 2001. SEMAINIER DE L'AN 1969 : du 10 mars au 27 juillet. Lausanne : L'Age d'Homme. 157 p. \*
  
- 2004. APOLOGIE D'ISRAEL. Lausanne : L'Age d'Homme. 323 p. (Contient une réédition de *Plaidoyer pour les indéfendables* et de *La marche à travers les ruines* (1957) et la première édition de *Colonne d'ombre, colonne de lumière*).
  
- 2006. JOURNAL D'UNE ANNEE : Octobre 1957 – Octobre 1958. Lausanne : L'Age d'Homme. 642 p.

BIBLIOGRAPHIE D'ALBERT CARACO (2) INDEX DES TITRES  
avec renvoi dans la chronologie.

Abécédaire de Martin-Bâton. 1994  
Apologie d'Israël. 1957  
L'Art et les nations. 1965  
Bréviaire du chaos. 1982  
Colonne d'ombre, colonne de lumière. 2004  
Contes. 1942/43  
Le Cycle de Jeanne d'Arc. 1942  
Le Désirable et le sublime. 1952/53  
L'Ecole des intransigeants. 1952  
Ecrits sur la religion. 1984  
Essai sur les limites de l'esprit humain. 1982  
Foi, valeur et besoin. 1957  
La France baroque. 1975  
Le Galant homme. 1967  
L'Homme de lettres. 1976  
Huit essais sur le mal. 1963  
Inès de Castro. 1941  
Journal d'une année. 2006  
Le Livre des combats de l'âme. 1949  
La Luxure et la mort. 1968  
Ma confession. 1975  
Madame Mère est morte. (1968)  
La Marche à travers les ruines. 1957  
Les Martyrs de Cordoue. 1941  
Le Mystère d'Eusèbe. 1942  
Obéissance ou servitude. 1974  
L'Ordre et le sexe. 1970  
Plaidoyer pour les indéfendables. 1957  
Post mortem. 1968  
Les Races et les classes. 1967  
Retour de Xerxès. 1942/43  
Le Semainier de l'agonie. 1985  
Semainier de l'an 1969. 2001  
Semainier de l'incertitude. 1994  
Simples remarques sur la France. 1975  
Supplément à la Psychopathia sexualis. 1983  
Le Tombeau de l'histoire. 1966

BIBLIOGRAPHIE (3) SUR ALBERT CARACO.

ANNABA, Philippe. Cite AC dans son ouvrage *Bienheureux les stériles* (Toulon : Les Presses du Midi, 2002, 141 p), notamment dans la partie centrale du chapitre sur «L'antiprocréationnisme de Schopenhauer à Cioran», p 95-98.

BONNANT, Marc. Articles «L'incommodant Monsieur Caraco» et «Le bréviaire du chaos» dans son blog *Carnets vespéraux* (21 & 23 octobre 2007).

BOUSQUET, François. Article «Albert Caraco, le dernier moraliste français», paru dans *Livr'Arbitres* n° 3, Metz, automne 2002, pages 29-31, reparu dans *Cancer!* n° 9.

CARRIOU, Johann. Critique de *Bréviaire du chaos*, parue dans *Cancer!* n° 3, Angers, avril 2001.

CASAVELLO, Francisco. Article «Albert Caraco, el hombre que quería odiar a su madre», in *El País*, 26 VII 2006.

CHASSARD, Pierre. Article «Albert Caraco, écrivain juif, écrivain raciste» dans la revue bruxelloise *Contre-Thèses*, n° 1, date inconnue.

DENIEL-LAURENT, Bruno. Article «Albert Caraco, l'imprécateur» dans *Cancer!* n° 4, Angers, septembre 2001. Lien

DIMITRIJEVIC, Vladimir. Article «Albert Caraco l'indésirable» avec Raphaël Sorin dans *Le Monde* du 4 mai 1984. Dans son livre autobiographique *Personne déplacée* (Lausanne : Pierre-Marcel Favre, 1986), consacre à Caraco, pages 204-205, un texte d'une dizaine de lignes intitulé «Un secret».

DURAND, Dominique. Article «A droite, foutre!» à propos de *Supplément à la Psychopathia sexualis*, in *Le Canard enchaîné*, 28 décembre 1983.

GARZAROLLI, Richard. Un paragraphe de lui sur AC, non référencé, est reproduit sur certaines des jaquettes des éditions de L'Age d'Homme («Il ne publie pas de timides plaquettes, ni d'obscurs opuscules. Presque chaque année, il sort un fort volume. Qui est-il ? On ne sait, on ne saura jamais...»).

LAMBERT, Louise. Article «Philosopher sur le mode despotique», à propos de *Madame Mère est morte* et *Ecrits sur la religion*, source inconnue. Lien

NASBINALS, Michel de (probable pseudo, mais j'ignore de qui). A consacré l'article «Autographes, autogriffes...» aux dédicaces de Caraco, dont trois sont reproduites (une à M Aymé, deux à Etiemble) dans la revue *Livr'Arbitres* n° 1, Metz, hiver 2002, pages 27-28.

NUCERA, Louis. A consacré à AC les articles, «Caraco le maudit», dans la revue *Subjectif* n° 6, Paris, mai 1979, p 60, puis «Les agonies d'un réprouvé», dans *Le Monde* du 4 mai 1984 (article repris p 67-70 de *Ils ont éclairé mon chemin : mes 50 écrivains de chevet* (Paris : Ecriture, 2010)). Il l'évoque aussi aux pages 176-177 de son livre de souvenirs *Mes ports d'attache* (Grasset, 1994).

PATRI, Aimé. Deux paragraphes de lui sur AC, non référencés, sont reproduits sur certaines des jaquettes des éditions de L'Age d'Homme («L'auteur emploie toutes les armes : le dialogue, le sermon, la fable, la démonstration philosophique ou le pamphlet...»).

RELOJ de ARENA. Cette revue espagnole de Gijón et Oviedo aurait publié un article sur AC dans son n° 22 en 1998.

RODRIGUEZ MARCOS, Javier. Article «La vida es una escuela de muerte» in *El País*, 29 VII 2006.

SILBERSTEIN, Jil. Texte «Nous roulerons unis dans les ténèbres», dans *La promesse et le pardon* (L'Age d'Homme, 1986). Lien

SIMON, Pierre-Henri. Un paragraphe de lui sur *Post mortem*, extrait du *Monde* mais non daté, est reproduit sur certaines des jaquettes des éditions de L'Age d'Homme («... une langue sèche, concise, un peu maniérée, avec une alternance de fusées d'humour noir et d'éclans affectueux réprimés par un extrême parti pris de pudeur et de litote.»).

TELLEZ, Freddy. Article «Albert Caraco, desconocido radical, o el furor como método», in *Gaceta* n° 28, Bogota : Colcultura, junio 1995, p 28-31, évoquant la «lucidité sévère et fébrile» de Caraco, suivi de morceaux choisis traduits en espagnol p 32-33.

INDEX du Semainier de l'agonie (ou Semainier de 1963)

d'Albert Caraco (L'Age d'Homme, 1985)

Adam, 217. Alacoque, 202. Albe (duc d'), 45. Alcibiade, 202. Alexandre, 36, 66, 73, 130, 170, 229. Al-Hallaj, 137. Amiel, 138. Anne (ste), 131, 168. Argenson (d'), 45. Aristophane, 77, 140. Aristote, 13, 17, 46, 168, 243. Athalie, 47. Augustin (st), 46, 66, 88, 140, 163, 199, 285. Aymé, 85. Bab, 137. Babeuf, 129. Bacon (Francis), 88. Balfour, 27. Balzac, 34, 36, 53, 60, 85, 86. Baroja, 256. Barrès, 80, 99, 104, 114, 123, 142-145, 157, 287. Bastien-Thiry, 70. Bayle, 45, 80, 104, 152, 293. Bazin, 125, 142. Beaumarchais, 21. Beethoven, 33. Benda, 24, 32, 261. Berg, 182. Bergson, 66, 104, 126, 135. Berkeley, 46. Bernanos, 17, 24, 80, 119. Bernard (st), 69, 172. Bernier, 45. Bertram, 82, 86. Bertrand, 125. Bloy, 17, 24, 80, 177, 191. Bodin, 45. Boehme, 40. Boileau, 31. Bonald, 114. Bonaparte, 21, 33, 69, 85, 170, 229. Boni, 34. Bordeaux, 96, 125, 142. Borchardt, 85, 86. Borgia, 131. Bormann, 177. Bossuet, 31, 151, 278, 290. Bouguereau, 125. Bouhours, 45. Bourget, 85, 96, 125, 133, 142. Boylesve, 96. Brahms, 138. Braque, 25, 182, 217, 295, 296. Brasillach, 277. Briand, 35. Caillaux, 35. Caillois, 62. Calder, 25, 178. Calvin, 172, 220. Camus, 25, 68, 85, 217. Caraco lui-même, 61, 63. Caravage, 40. Carrel, 108. Carrier, 263, 271. Castiglione (la), 34. Castro, 161, 174. Céline, 17, 38, 39, 85. César, 36, 66, 73, 170, 229, 238. Charlemagne, 149. Chardin, 45, 68, 203. Chardonne, 85. Chevalier, 105. Choderlos de Laclos, 81, 222. Claude, 198. Claudel, 24, 81, 96, 97, 119, 201. Cocteau, 25. Combes, 271. Combles, 94. Condillac, 248. Constantin, 149. Corelli, 40. Corneille, 31, 77, 145, 290. Corot, 34. Coysevox, 77. Custine, 216. Daniel-Rops, 39, 232. Daudet, 138. David, 33, 141. Démogorgon, 145. Denys l'Aréopagite, 71. Descartes, 10, 46, 65, 66, 134, 180, 181. Diderot, 34, 46, 78, 80, 90, 94, 104, 110, 152, 232. Dioclétien, 157, 163. Diogène, 67. Dominique (st), 172. Donoso Cortés, 114. Dreyfus, 106, 208. Drumont, 17, 138, 265. Druon, 232. Dubois, 298. Dubuffet, 182. Duclos, 45. Duhamel, 39. Eckhart, 40. Eichmann, 177. Eisner, 137. Empédocle, 257. Eschyle, 77, 145. Esope, 144, 162. Euripide, 77. Eve, 217. Falguière, 125. Feuerbach, 110. Fichte, 40, 246. Flaubert, 60. Fléchier, 45. Fontenelle, 24. France (Anatole), 24. Franck, 177. François Ier, 171. François-Xavier, 277. Freud, 34. Gabrieli, 138. Galilée, 40, 114, 138. Gallifet, 34. Gambetta, 94. Gaulle (Charles de), 9, 11, 28, 33, 35, 37, 39, 43, 45, 47, 49, 50, 60, 64, 74, 120, 212, 218, 228, 229, 235, 253, 257, 259, 261, 265, 268, 269, 272, 292, 296. Gaudi, 24. Gaxotte, 232, 293. George (Stefan), 82, 86. Giacometti, 25. Gide, 24, 68. Gobineau, 71. Goebbels, 177. Goethe, 33, 129, 130, 172, 243. Gohier (Urbain), 138. Gracian, 88, 250. Grimm, 45. Guez de Balzac, 45. Guichardin, 40. Guillaume II, 35. Guitton, 277, 293. Haendel, 138. Hari-Hara, 140. Harnack, 198, 200, 274. Hegel, 33, 40, 110, 137, 165, 168, 246, 262, 278, 293. Henri IV, 27, 66, 69. Héraclite, 115. Héronidas, 19. Himmler, 177. Hitler, 37, 73, 106, 137, 177, 269, 276, 278, 279. Hofmannsthal, 14, 86. Holbach, 45, 94. Hölderlin, 129, 130. Hugo, 34. Isabelle de Castille, 21. Jason, 146. Jaurès, 35. Jean XXII, 257. Jean XXIII, 12, 106, 145, 149, 152, 161, 209, 214, 215, 229, 233, 276. Jean Damascène, 199. Jeanne d'Arc, 72, 202, 283. Jésus, 54, 70, 71, 73, 88-90, 97, 109, 118, 124, 125, 127, 128, 131, 139, 140, 142, 149, 157, 168, 171, 172, 176, 184, 186, 213, 217, 223, 250, 251, 252, 260, 281. Judas, 137, 153. Juin, 292. Julien l'Apostat, 72, 91, 155. Kant, 32, 40, 52, 65, 83, 110, 165, 246, 293. Keller (Marthe), 225. Kennedy (Jacqueline), 279. Kléber, 138. La Bruyère, 165. La Fontaine, 152, 172, 290. Lagarde, 198. La Harpe, 293. La Mettrie, 78. Laval, 35. Lavelle, 104. Lazzari, 138. Léautaud, 68, 190. Le Brun, 33. Le Corbusier, 24. Leibnitz, 46, 65, 66, 137, 293. Lemaître, 108. Lénine, 73, 127, 144, 288. Léon XIII, 106. Liautey, 130. Longin, 144, 162. Louis (st), 72, 138. Louis XIV, 31, 66, 69, 77, 78, 85, 119, 127, 216, 290, 293. Louis XV, 33. Louis XVI, 21, 225. Louvet, 222. Luther, 72, 90, 139, 141, 156, 172, 195. Luxemburg, 137. Lysippe, 77. Madeleine (ste), 131. Mahomet, 73, 127, 141, 169, 260, 281. Maimonide, 198. Maistre (Joseph de), 54, 86, 114, 115, 250, 251. Malebranche, 66, 104, 248, 250. Malherbe, 31, 290. Malraux, 37, 68, 69, 85, 199, 292, 296. Malthus, 128, 161, 247. Manessier, 24. Mansard, 33. Marañon, 73. Marat, 271. Marc-Aurèle, 163. Marcel, 39. Marcion, 198, 274. Marie

(ste), 97, 131, 168, 169, 184, 217, 251. Marmontel, 45. Marrou, 232. Martin du Gard, 190. Marx, 13, 14, 40, 73, 104, 110, 115, 118, 127, 128, 139, 161, 165, 168, 169, 181, 229, 247, 277, 281, 293. Massenet, 125. Massillon, 151. Mathieu, 25, 159, 178, 217, 232. Matthieu (st), 274. Mauriac, 37, 85, 96, 97, 125, 142, 198, 199, 229. Maurois, 39, 62, 85, 232. Maurras, 24, 80, 99, 104, 114, 123, 124, 143-145, 277, 287. Mazarin, 39. Mazor, 138. Médico (Henri del), 71. Mendès, 106. Mère de l'auteur, 189, 190, 191, 192, 194, 196, 199, 200, 204, 207, 208, 217, 220, 225, 226, 232, 236, 241, 244, 250, 253, 254, 259, 262, 265, 266, 268, 277, 298. Meshak, 90. Messiaen, 25, 178, 217. Michel (Pierre), 220. Midas, 69. Mirabeau, 222. Moïse, 198, 213. Molière, 77, 152, 290. Monet, 85. Montaigne, 36, 46, 90, 165. Montesquieu, 39, 81, 104. Montherlant, 53. Morand, 85. Morellet, 45. Mozart, 138. Mussolini, 37, 73, 269. Nasser, 161, 236. Nego (Abed), 90. Néron, 216. Nerval, 34, 53. Newton, 66. Nietzsche, 40, 78, 110, 145, 159, 164, 270, 285. Norbert (st), 172. Olivarès, 11, 27. Ortega y Gasset, 97, 142, 196. Ozanam (Jacques), 138. Pascal, 46, 52, 66, 93, 100, 136, 142, 145, 146, 149, 151, 157, 158, 164, 165, 171, 178, 285, 278, 290. Pasternak, 86. Pasteur, 180. Paul (st), 131, 140, 162, 172, 199. Paul VI, 229, 233, 239, 267, 276. Paulhan, 62. Pavlov, 69. Pearl (Cora), 34. Péguy, 17, 24, 80, 104, 177. Percier, 33. Père de l'auteur, 191, 200, 232. Pérez (Antoine), 27. Pernoud, 232. Peron, 269. Perrault, 295, 296. Pétrone, 61, 66, 77. Philippe-Auguste, 139. Pie IX, 130. Pie XI, 99. Pie XII, 94, 97, 106, 130, 152, 166, 214, 215, 263, 276. Pierre (st), 153. Pierre le Cruel, 26. Pilate, 144, 157. Platon, 70, 83, 119, 123, 164. Plaute, 64. Plotin, 163. Plutarque, 78. Poujade, 269. Prestes, 174. Primo de Rivera, 37, 269. Protagoras, 32. Proudhon, 54. Proust, 90, 91. Pythéas, 36. Queneau, 216, 217. Quevedo, 27, 31. Rabelais, 39. Racine, 31, 77, 145, 172, 290, 294. Rathenau, 137. Ravailiac, 27. Ravel, 34, 286. Raynal, 138. Restif, 222. Reuchlin, 138. Richelieu, 33, 69, 148, 171. Rimbaud, 24. Rivière (Jacques), 134. Rodin, 34. Rostand, 66. Rouault, 25, 217. Rousseau, 36, 67, 104, 138, 222, 297. Sade, 60, 70, 80, 104, 106, 114, 137, 202, 206, 213, 216, 222, 223, 224, 225. Sagan, 34. Saint-John Perse, 25, 62, 178, 216, 217. Salazar, 11, 206, 236. Salomon, 141. Sartre, 65, 68, 104, 199, 217, 248, 250, 292. Savonarole, 129. Schelling, 40. Schiller, 129, 130, 138, 172. Schopenhauer, 40, 246. Schroeder, 86. Sénancour, 45. Shadrak, 90. Sheldon, 34. Siméon Stylite, 61, 71. Sirach (Jésus de), 90. Socrate, 108, 178, 184, 185, 196. Sophocle, 243. Spengler, 37. Spinosa, 40, 46, 66, 123, 165, 171, 191, 196, 200, 293. Staline, 37, 85, 94, 127, 144. Stendhal, 66, 135. Strasser, 177. Suétone, 78. Swedenborg, 293. Swift, 31, 66. Tacite, 175. Teilhard, 71, 80, 108, 140, 232. Tertullien, 165, 178. Théodose, 144. Thérèse (Levasseur), 67. Thérèse d'Avila, 135. Thomas d'Aquin, 140. Tibère, 66, 148, 216, 225. Tippou-Saïb, 224, 225. Unamuno, 142, 229. Vacher de Lapouge, 71, 72, 142. Valéry, 36, 82, 85, 86, 90, 91, 126, 135, 286. Vauvenargues, 165. Véronique, 144, 162. Vivès, 135. Voltaire, 31, 34, 36, 39, 78, 80, 81, 90, 94, 97, 110, 119, 138, 293. Vuillard, 68. Wilson, 73. Zénon, 20

Je suis méprisant de nature et je ne m'intéresse pas aux gens, je ne regarde presque personne et mes yeux passent à travers tout. Nul ne peut m'offenser, je suis si flegmatique que les éloges ne sauraient m'émouvoir et pour le dire enfin, je ne vis qu'à demi. J'aime rester coi des heures et des heures et si je dois parler, que ce soit avec un homme de valeur et bien né, mais pas avec des femmes. Il me semble que la pierre angulaire de toute courtoisie est le calme, et lorsqu'il manque, tout l'édifice s'écroule : il n'est homme plus tranquille que celui qui se dépeint ici et malgré tout son flegme il est assez désinvolte, second point de la courtoisie. De la grandeur, j'en ai aussi à ma façon, il y suffit de ne point désirer ni de craindre. Calme, désinvolture et grandeur procèdent l'un de l'autre, la source étant le calme, sans quoi rien ne s'atteint. Je suis courtois sans aucun doute et il me semble que le Salut est une image du divin, l'Écriture cependant est pour moi l'école du mauvais goût, ses personnages sont pesants et pathétiques, et j'irais jusqu'à dire qu'il ne faut pas même imiter le Christ, qui fut fâcheux et pleurnichard. Pilate, lui, était grand seigneur, sceptique, froid et mesuré, de plus grand style que le Sauveur et l'on voit clairement qu'il ne croyait en rien, preuve qu'il était bien né et mieux encore éduqué. Ma devise est : ni Vanité, ni Voluptuosité, car toutes deux nous asservissent, l'une nous enchaîne à l'opinion, l'autre à la chair, mais l'opinion est bien inconstante et la chair bien pesante, et lorsque nous sommes pris entre l'inconstance et la pesanteur, nous n'éprouvons rien de moins que l'Enfer. Sans l'imagination, la sensualité perd ses ailes et se sépare entre mécanique et attachement, la première est plus ou moins sage, le second plus ou moins fort, tous deux sont au-dessous, bien au-dessous des rêves qui naissent chez les jeunes et les chastes.



Je suis un puritain et je méprise la débauche, je ne goûte jamais la Vie, que j'appelle fornication et que je tiens pour Maladie, j'évite donc celles qui la portent, à savoir les femmes, car nul Bien ne peut venir de créatures vouées aux impulsions charnelles, et qui même chantent les louanges de leur propre servitude. Le mariage est à mes yeux la plus grossière duperie et de rester lié à la même femelle est la tragédie de l'homme, le célibat est moins mélancolique que l'uniformité, les femmes doivent être jeunes et belles ou bien mortes, je pourrais supporter une bonne amie pendant une demi-heure, et peut-être une heure ou deux, mais pas un instant une vieille sorcière, et la plupart des femelles ne sont rien d'autre à quarante ans. Je ne me plains jamais ni ne pleure, prêt à mourir à tout instant, l'idée de ma Mort me procure du bonheur et me remplit de joie, je suis un philosophe posthume, froidement conscient des effets que je laisse et tout à fait d'accord avec le but poursuivi : mes livres sont comme une vis d'Archimède et il leur faut du temps pour élever cette eau qu'ils ne cesseront jamais de déverser. Je crois en mon Immortalité, mais sans ma Présence, je pense que l'homme a besoin de ce que la plupart d'entre nous appellent sans aucun doute l'aveuglement, pour surmonter son attachement aux biens de ce monde : il nous faut à la fois être sage et fou, cela pour survivre et ceci pour agir, celui qui serait sage et rien d'autre risquerait de tomber ou serait enclin à se soumettre aux voies de la chair, Omar Khayyam ne sera jamais mon maître. D'où mon dédain du quiétisme et mon mépris pour tous les Orientaux, surtout les Mahométans et les Hindous, que je tiens pour visqueux et mauvais, peut-être les plus vils des hommes, manquant de dignité et pleins de complaisance.

ESSAI DE TRADUCTION FRANCAISE D'UN CHOIX DE FRAGMENTS EN ESPAGNOL DU  
SEMAINIER DE L'AN 1969 :

Page 19 («Rehuso aviarme...») :

Je refuse de me résigner au déshonneur de l'esprit français et je me tiens à l'écart du troupeau de ces intellectuels, qui profitent de tout et ne sont bons à rien. Nous jouissons ici d'un statut, certes, mais cela semble faux : ce qui fut privilège est devenu charge, puisque le statut permet de réduire au complet silence ceux qui osent rester isolés. Celui qui ne se mêle d'intrigues ni n'appartient à aucun groupe, n'a pas le droit de vivre ou pour mieux dire n'existe pas, car il est tenu pour méprisable ou suspect. L'on prétend même que seuls l'impotent ou le méchant se retirent au désert, ils le disent et y croient fermement. Je suis un homme assez peu fiable à leurs yeux ou même moins : un fantôme, et nonobstant je serai leur témoin, car je les vois comme ils sont et tels qu'ils ne se perçoivent eux-mêmes, aveuglés, égarés ou endormis. Quelques uns, pardi, ont dû remarquer un je ne sais quoi dans mes écrits, qui ne s'accorde point avec leurs faux-fuyants, ils l'ont flairé puis se sont écartés.

Page 35 («Espontaneidad ni hay...») :

La spontanéité, il ne faut pas compter la trouver en amour, tout en nous est bien arrangé et même très ordonné, l'instinct ne nous guide plus et revenir à l'instinct est impossible, car notre pensée nous poursuit et ne nous laisse point seuls avec notre chair. Tout ce que l'on tient pour bon ne peut qu'être factice et ne vaut guère mieux que ce que l'on tient pour blâmable. Et qu'y faire ? Suivre le nord de la mode et prendre quelques libertés. Nous sommes humains car nous raisonnons, certes, et aussi parce que nous avons quelques préjugés, devant lesquels la raison vacille. Otez les préjugés et nous retombons dans l'animalité en raisonnant toujours, sans recouvrer l'innocence.

Page 36 («No caímos en la cuenta...») :

Nous ne nous rendons pas compte jusqu'à quel point nous ne sommes que des machines, quand nous nous éprenons et quand nous forniquons, en croyant être libres, alors que nous portons les chaînes de l'espèce et que nous allons au lit vêtus de préjugés et avec la société sur le dos. Sur ce point nous sommes dans le vrai lorsque nous doutons, car nos lois ne reposent pas sur des commandements absolus et comme malgré tout il nous faut vivre, nous ne pouvons nous maintenir dans le vrai et nous devons croire aveuglément ce que l'on nous ordonne à ce propos. Quoi qu'il en soit la solitude des amants est une illusion, l'innocence de l'amour une autre : nous ne sommes jamais seuls et nous ne pouvons être innocents, puisque nous sommes le reflet d'une société qui ne nous lâche pas même au lit, et que nous pesons tout et jusqu'à notre spontanéité.

Page 42 («Aquí estoy enjaretando...») :

J'endure ici des vexations parmi les taupes, parfaitement inconnu, tout méritant que je sois. Ma grande consolation est que ce pays n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut jadis, et que par suite son estime vaut peu de chose et ne prouve rien. Indifférent et courtois envers mon entourage, j'attends avec sérénité la mort, mon œuvre vivra et cela suffit, mon œuvre contient mon présent et me rend mon futur avant mon lendemain. D'ici là ceux qui rapetissent à vue d'œil auront tant et plus diminué... ce que deviennent les nations, après nous avoir ébloui pendant des siècles ! Voilà l'Espagne et la France ne le lui cède en rien, j'ai peine à croire ce que je vois, tant elles se sont transformées. Je leur pardonne de fort bonne grâce, comment m'auraient-ils découverts, ces aveugles qui n'ont su défendre ni leurs intérêts, ni leur honneur ?

Page 76 («Los hombres todos...») :

Les hommes voudraient tous être des dieux et ne pouvant y réussir, ils parviennent souvent à se muer en singes, et une fois sur deux pour de sages raisons et bien élaborées.

Pages 95-96 («No hay asunto...») :

Il n'est sujet qui entraîne la dialectique avec plus de vigueur, car la mère est à la fois source de notre vie et gouffre de notre mort, si nous restons attachés à son image et fidèles outre mesure. La femme qu'il y a dans la mère nous libère de la mère et, pour ne pas être libres, bien des fils refusent de la voir et même, s'ils la voient, nient sa présence. Les femmes nous sauvent des mères et les mères devront nous sauver des femmes : la mère, dit-on, est la mort, et la femme, la vie... Et si c'était le contraire ? Il se peut même que les rôles changent selon les cas. Quoi qu'il en soit le fils chaste est l'Époux de la Mère Éternelle, qui est l'archétype de notre mère, le Fils Éternel est le bourreau de lui-même et souvent celui des autres : ceux qui sont et sont seulement les fils de leur mère, ne seront jamais les frères d'autres hommes. Ainsi les mères et les fils s'unissent contre les femmes et les hommes, ce ne sont pas moins que deux armées et la foi romaine s'appuie toujours sur le premier parti.

Page 102 («Lo que pasa...») :

Ce qui se passe en Amérique latine ne me surprend aucunement. Ces contrées sont et restent espagnoles sans rémission, c'est-à-dire invertébrées, et elles ne sortent pas de l'alternative anarchie ou réaction. Je me rappelle les paroles de Sarmiento, parlant des Argentins : «Nous les Espagnols» et se désignant lui-même comme un «Espagnol d'ici». Et depuis que Sarmiento est mort les choses n'ont pas changé, des immigrants sont venus d'autres points de l'Europe, ils arrivèrent et ne parvinrent à deshispaniser les lieux, ils durent s'hispaniser ou sinon eux, leurs enfants ou leurs petits-enfants, ils perdirent jusqu'au nom de leurs vertus et devinrent semblables aux premiers arrivants, anarchisants ou réactionnaires. Cette empreinte ne s'effacera jamais, le Nouveau Monde est hypothéqué et comme l'Hispanité n'est pas moins qu'un malheur aujourd'hui, l'Amérique latine ne sortira pas de son enlèvement, il faudrait que l'Espagne changeât et cessât d'être ce qu'elle est, en tournant le dos à l'Église pour commencer et en communiquant l'esprit de sa rébellion à ses rejetons d'outre-mer. Nulle autre solution ne se conçoit. En attendant il n'y aura pas d'ordre mais seulement une terreur légale exercée par la police, l'armée, l'église et parfois le syndicat, en somme des embauchoirs orthopédiques, comme l'écrivait Ortega y Gasset, l'anarchie alternant avec la réaction sous des étiquettes bâtardes qui tromperont les intellectuels d'ici. Je ris quand j'entends les raisonnements que l'on débite à Paris sur les masses révolutionnaires de l'Amérique latine. Quelles masses ? Des meutes de rebelles. Et quels communistes ? Des ramassis d'anarchisants. C'est comme si l'on parlait de crédit au lieu de l'usure qui là-bas règne et prospère, ou de constitutions quand elles ne sont jamais parvenues à se matérialiser mais restent cantonnées dans les textes constitutionnels que l'on étudie, certes, dans les facultés de droit. L'Uruguay a fait ce qu'il a pu pour cesser d'être péninsulaire, il a légalisé avant la Guerre le mariage civil, le divorce, l'éducation mixte, la liberté de pensée et celle de la presse, et semble-t-il cela ne lui a pas réussi : ceux d'en haut n'ont pas suivi les réformes, ceux d'en bas ne les ont pas comprises, la classe moyenne qui les soutenait est épuisée et menacée par la crise et par la subversion.

Page 126 («Confieso que no soy...») :

J'avoue que je ne suis pas Raciste, car je méprise la plupart des hommes, qui sont à mes yeux des idiots finis. Ce qui compte pour moi c'est la crème d'un peuple, les humbles ne m'intéressent pas, ils sont les mains et les pieds des nations, y compris des plus élevées. Un peuple vaut ce que valent les meilleurs de ses hommes et quand les meilleurs manquent, il est de mauvais genre. D'où viennent les meilleurs ? D'une minorité de familles eugéniques. Et les familles, comment apparaissent-elles ? Nous ne le savons pas encore. Problème de sélection, problème d'éducation, problème de tradition et – peut-être – de volonté, problème de grâce, mot qui enferme ce fameux je ne sais quoi, toujours le même et toujours autre, selon le

degré qu'atteignent nos lumières, le hasard jouant un rôle qu'il nous coûte d'admettre et que nous faisons mieux de nier, si trompeuse soit l'illusion de notre libre-arbitre dans bien des cas. C'est que la sagesse même ne nous est d'aucun secours, quand elle sert à nous ôter la volonté.

Pages 132-133 («En cuanto al amor...») :

Quant à l'amour, il m'est resté extérieur et comme j'ai la tête froide, je ne me suis entiché de personne. Je m'épris à demi, quand j'avais onze ans, d'un Argentin un peu plus petit que moi et assez efféminé, qui m'accompagnait au collège et n'était certes plus innocent, je cherchais ses regards et j'ai même porté, si je me souviens bien, son cartable, chose assurément singulière de la part d'un égoïste dans mon genre. Puis, à l'âge de douze ans, je me liai de quelque amitié avec certain petit Roumain, un enfant gâté qui portait des dentelles, ce qui faisait rire alentour, mais son antisémitisme me refroidit et quand il m'eut déclaré que mon nez ne lui plaisait pas, je m'éloignai de lui et cessai de le saluer. Quand j'eus treize ans, un garçon très catholique, qui était toujours avec les curés, un Français, me sauta au cou à brûle-pourpoint, me couvrant de baisers et de pleurs, ce qui m'étonna fort, car je ne comprenais pas encore les finesses. Lui-même peu avant m'avait avoué qu'il aimait contempler le trou de son cul dans un miroir, en mettant sa petite tête entre ses cuisses. Mes amitiés dès lors devinrent de plus en plus tièdes et cela fait quelque trente ans que je ne vois personne de près, les femmes je n'y pense même pas. Il est certain que ma mère, sous couvert de sauver mon innocence, fit naître en moi l'effroi, et que veillant sur mes mains et souvent en pleine nuit, elle m'ôta bien des envies. La pauvre femme me farcissait la tête d'avertissements tragiques et de sornettes extravagantes quant au danger de se toucher ou d'approcher les filles. Telles sont les mères, qui font les hommes puis les perdent. On dit à ce propos que les fils aboutissent au néant, quand ils ne tournent pas le dos à leur mère, et l'on pourrait ajouter que là où commandent les morts, les vivants n'osent rêver qu'ils vivent, et meurent d'envie de ce rêve. Mon opinion sur la question est que les fils se croient innocents s'ils ne sont pas hommes et se vengent bientôt des hommes, une fois devenus prêtres ou moralistes. C'est mon cas sans l'ombre d'un doute, je suis moraliste et je me sens prêtre, j'aimerais me faire inquisiteur pour apaiser mes rages et atténuer mes tourments.

Pages 145-146 («Por una vez...») :

Pour une fois j'ai fait des concessions au goût et à la sensibilité des gens, je me suis fait personnel, je me suis dénudé et j'en suis même venu parfois à me plaindre, choses fort étrangères à mon caractère, et cependant je n'arrive pas à avoir honte de toutes ces marques de faiblesse, mais en relisant ce qui est écrit, je l'approuve presque. Savoir oublier est la grâce à laquelle nous aspirons tous, mais qui n'est accordée qu'aux élus, nous oublions aussi en écrivant et en donnant forme à nos ennuis, nous trompant à force de les tromper, pondérant pour ensuite les changer en délices. L'art résout toute chose, le salut est une de ses œuvres.

DIX FRAGMENTS ESPAGNOLS DU SEMAINIER DE L'AGONIE (1963)  
Traduits par Philippe Billé.

Page 86 (Semaine du 4 au 10 mars) : «Ya no puedo morir...»  
Je ne peux plus mourir, et demain il ne restera pas un recoin où il me soit possible de me cacher. Devant mes yeux s'ouvre le chemin qui ne finit jamais et qui emporte tout, je donne jour à mon éternité et je me fais concept, je sors de moi aliéné par moi-même, l'arc brisé, la flèche tirée.

Pages 106-107 (Semaine du 18 au 24 mars) : «Así tiene que ser...»  
Voilà ce qui doit être, et de l'Allemagne il ne restera trace. Arrive la guerre, qui vient nous délivrer de la peste et qui répand du sel sur les ruines fumantes. Que s'accomplisse le destin et soit louée la divine providence. Je salue l'ange exterminateur, je baise les mains de la mort et lui offre ma vie et mon œuvre. Je regarde autour de moi et je demande à Dieu que tout disparaisse, sans pitié même pour les nouveaux-nés ni pour ceux qui sont à l'article, et soupirant après une mer de sang, moi le prophète antéchrist. Je ne me moque de rien, pour mieux me moquer du néant.

Page 116 (Semaine du 25 au 31 mars) : «Este país ha de oír...»  
Ce pays devra entendre ma voix au milieu du silence de ses penseurs, de la fumée de ses écrivains, de la cendre de ses œuvres et du néant de ses espérances. (...) Ma solitude sonore m'entoure, je suis ce que je suis, et ce que je ne suis je ne le regrette pas, ma vie est la source où boivent mes œuvres.

Page 136 (Semaine du 8 au 14 avril) : «Me siento muy cansado...»  
Je me sens bien las, la vertu aussi lasse et lasse le devoir, le fanatisme seul perdure et comble les lacunes, sans fanatisme tout se défait, il y a des moments où le fanatisme sauve tout, et d'autres où il perd tout, je suis prisonnier de mes habitudes et mes habitudes ne me concèdent rien, il ne me reste de remède que la victoire.

Page 167 (Semaine du 22 au 28 avril) : «El ángel exterminador...»  
L'ange exterminateur a ouvert le chemin et ce qui fut et ne devait pas être a été, le soleil est arrivé à midi, en un instant la nuit l'a avalé et nous sous sommes réveillés du cauchemar avec les yeux aveugles.

Page 256 (Semaine du 22 au 28 juillet) : «No tiene porvenir...»  
La liberté n'a pas d'avenir et peu d'hommes la méritent, ils cherchent la protection mais la protection se paye au septuple et le mieux sont les chaînes qui la procurent, ainsi obtiennent-ils enfin ce qu'ils cherchaient, et arrive le jour funeste où même les rêves se figent.

Page 270 (Semaine du 5 au 11 août) : «Lo que fue ya no es...»  
Ce qui fut n'est plus et ce qui reste est médiocrité, les hauteurs se sont écroulées et les profondeurs envahissent tout. La France est finie, la France est un autre pays, la France éternelle est une illusion, en ce monde l'éternité doit se reconquérir chaque jour, celui qui cherche le repos trouve la mort, l'univers est plein de pays morts et les défunts qui les peuplent ne le savent pas, ils sont morts et continuent à crier et à simuler. Ainsi passent les choses, ainsi passèrent-elles, ainsi passeront-elles.

Page 274 (Semaine du 12 au 18 août) : «Ven, dulce muerte...»  
Viens, douce mort, je t'attends avec impatience au milieu de cette humanité canine! Le dégoût m'envahit et sans tes ailes où aboutirai-je?

Page 276 (la même semaine) : «La sombra anda...»  
L'ombre suit le corps, le catholique est une ombre qui pour vivre a besoin de sang, le sang juif rien de moins, mais le monde où nous vivons n'a pas besoin des catholiques, bien au contraire.

Page 287 (Semaine du 26 août au 1 septembre) : «Queridos europeos,...»  
Chers Européens, seigneurs magnifiques, le temps ne revient pas mais se perd bel et bien, vous saviez raisonner, vous l'avez désappris, maintenant les hommes de couleur raisonnent tandis que vous priez, prier est peu de chose et ne sert pas beaucoup, les sots perdent leurs droits, la foi ne sauve pas ceux qui ont peu de jugeote, leurs pèlerinages ne résolvent rien, avaler des sacrements ne vaut pas plus que mâcher de la gomme, leur avenir gît sous leurs pieds, leur honneur est flottant et s'évapore dans les nuages. (...)

COPIE d'un article et d'un passage de Louis NUCERA  
reproduits avec l'aimable autorisation de Madame Nucéra.

#### CARACO LE MAUDIT

«Si Monsieur Père ne s'éveillait un beau matin, je le suivrais de bonne grâce.» Un matin de septembre 1971, Monsieur Père ne s'éveilla pas. Le lendemain, dans la nuit, Albert Caraco se suicidait. Il avait 52 ans. Plus rien n'attachait à ce monde ce cynique averti qui décida de noircir des pages plutôt que de se donner du bon temps. Il est vrai que de son propre aveu, son peu de santé le contraignait à se ramasser autour d'un fauteuil et d'une table : «Ma prétendue sagesse est un aveu de mes limites, mes mœurs sont une économie et non pas un renoncement de choix formé...»

Non. Plus rien ne l'attachait à ce monde. Sa mère était morte, il s'était désabusé de tout succès «laissant gloire et plaisir aux mignons de l'événement» et il avait renoncé après des agonies sans nombre à lutter contre l'empire des idées fausses qui s'éternise au préjudice de l'avenir. «L'homme en état de comprendre ferait bien de se taire», disait-il. Par bonheur il ne s'y résigna pas, lançant des phrases terribles : «Le moyen d'établir la différence entre ce qui ne fut jamais et ce qui cessa d'être», «Notre science ne nous rend plus libres, nous n'avons pas l'esprit de nos moyens, nous n'avons pas l'intelligence de nos œuvres» ou encore : «Leur amour de la vie me rappelle l'érection de l'homme que l'on pend.» Nul, plus que lui, n'a touché le fond du désespoir.

Prédisant à la France «un Sedan intellectuel, un Rossbach artistique, un Azincourt philosophique», il poursuivit dans l'ombre, loin des claques et des conjurations, une œuvre prophétique, érudite et naïve, s'interrogeant sur les gestes les plus naturels et les révélant dans leurs plus étranges aspects, «marquant le ciel avec l'enfer et notre transcendance avec notre animalité», rompant des lances avec l'absurde, cet absurde qui a «la haute main sur la plupart de nos litiges».

Comptable de nos décompositions et de nos débâcles, il savait combien l'espèce est à plaindre et non à blâmer, il savait «qu'elle subit ce qu'elle n'entend pas et que l'on joue cruellement avec son impuissance, que son histoire est une chaîne de misères et de honte, un fleuve de boue et de sang charriant ces paillettes d'or que sont les idées et les formes».

Ses connaissances étaient immenses ; sa langue de celles qui ne laissent pas d'émerveiller : elle appartient à la grande tradition du XVIIIe siècle. Quand, par dégoût de l'indifférence française, il décidait de s'exprimer en anglais ou en espagnol, les familiers de ces pays affirment qu'il est plus proche de Samuel Johnson et du Siècle d'Or que de l'expression contemporaine.

Le sort de la civilisation le hantait. Il a des phrases d'apocalypse pour crier ses terreurs, sa haine des renoncements : «On ne se soustrait jamais longtemps à son train, sauf à mourir au monde, lequel est l'art de prévenir une défaite en courant s'y précipiter, avant que la bataille ait lieu.» Mais on n'arrêterait pas de citer ce philosophe féru de pensée germanique, ce mémorialiste, cet essayiste, qui, dans son superbe et poignant isolement, puisait une inflexibilité peu fréquente en nos temps de compromis.

C'est l'honneur d'une maison d'édition (L'Age d'Homme) que de publier les œuvres complètes de ce maudit (*Le tombeau de l'histoire, Ma confession, Post mortem...*). Son foisonnement, ses contradictions fulgurantes, ses mises en garde, ses malédictions, ses insolentes certitudes, son humour, la beauté de chacune de ses pages, la primauté qu'il donne aux choses de l'esprit sans tuer pour cela l'émotion en lui, son orgueilleuse et pitoyable folie exercent une fascination sur ceux qui se sont pris à l'aimer.

Quand rendra-t-on justice à Caraco ? Les happy few deviendront-ils many few selon le mot de Morand parlant de Stendhal ? «Ils ne m'estimeront jamais, car ils devraient se mépriser eux-mêmes», hurlait Caraco. Mais il avait des sanglots dans la voix.

(Article paru dans *Subjectif* n° 6, Paris, mai 1979, page 60).

#### UN PASSAGE de MES PORTS D'ATTACHE :

Dans les années soixante-dix, je fus bouleversé par deux livres d'Albert Caraco : *Post-mortem* et *Ma confession*. Ils m'avaient remué, comme La face sombre du Christ de Vassily Rozanov. Comptable de nos décompositions et de nos débâcles, Caraco savait combien l'espèce est à plaindre plus qu'à blâmer. « Leur amour de la vie me rappelle l'érection de l'homme que l'on pend », écrivait-il. Prédissant à la France « un Sedan intellectuel, un Rossbach artistique, un Azincourt philosophique », il poursuivait dans l'ombre, loin des claques et des conjurations, une œuvre prophétique, érudite et naïve, s'interrogeant sur les gestes les plus naturels et les révélant dans leur plus étrange aspect. Il mariant « le ciel avec l'enfer et notre transcendance avec notre animalité ». Ce qui m'attachait aussi à Caraco est sa langue ; elle appartient à la grande tradition française du XVIIIe siècle. Sa mère morte, il avait décidé de se suicider quand « Monsieur Père ne s'éveillera pas un beau matin. » Un matin de septembre 1971, son père ne s'éveilla pas. Le lendemain, dans la nuit, Albert Caraco, « de bonne grâce », mettait fin à ses jours. Il avait cinquante-deux ans. Il affirmait s'être privé d'amour physique toute sa vie afin de garder ses forces intactes pour son œuvre littéraire. « Ils ne m'estimeront jamais, car ils devraient se mépriser eux-mêmes », hurlait-il à l'encontre « des autres ». Il hurlait du fond de sa solitude, mais il y avait des sanglots dans sa voix.

« Quand Caraco m'adressait ses livres, il noircissait le recto et le verso de la page de garde. Cette longue dédicace aurait pu me toucher, n'était qu'il m'assimilait aux écrivains maudits. Il se considérait comme tel. Ce n'est pas mon cas. Caraco souhaitait la consécration, l'Académie française, le Nobel, que sais-je. J'estime que le succès est un malentendu plus que l'échec. Je ne l'ai jamais cherché. Je redoute l'assassinat par admiration. Un jour, excédé par une dédicace où il me prêtait des pensées envieuses que je n'ai pas, je lui ai retourné son livre. »

Voilà, en substance, ce que Cioran me disait les rares fois où nous parlions de Caraco. Je n'en ai jamais tiré grand-chose de plus. Mais un homme comme Jean Gaulmier m'écrivit des lettres émues quand il vit que je m'intéressais à ce damné de la terre. Il me confessa son remords de ne pas avoir assez correspondu avec lui. Il s'interrogeait : « A-t-il cru ses appels sans écho alors qu'au contraire chacun de ses livres me plongeait dans un abîme de réflexion et de tristesse ? Souvent, on a peur d'importuner ; dans certaines circonstances on a tort. On commet aussi des maladresses au nom de la discrétion ; elles sont parfois irréparables. » (Extrait de *Mes ports d'attache*, Grasset, 1994, p 176-177).



NOTE de lecture sur Journal d'une année (1957-1958) par Ph Billé  
Dimanche 29 août 2010. Cet été je suis parvenu à la fin d'un volume de plus de 600 pages, que faute de temps je lisais par petits bouts depuis peut-être deux ans, et que je n'étais d'ailleurs pas pressé de quitter, c'est le copieux *Journal d'une année*, d'Albert Caraco, paru chez L'Age d'Homme en 2006. Est-ce par coquetterie, l'auteur l'a écrit quotidiennement sur une durée exacte d'un an moins un jour, puisque cela va du 16 octobre 1957 au 14 octobre 1958. S'agissant d'un livre plus ancien, je m'attendais à y trouver un Caraco plus mesuré, moins vitupérant que dans ses *Semainiers* des années 60. Au contraire Albert y éclate de rage et de style, tour à tour sombre et coloré, tragique et enjoué, méditatif et imprécateur. Ses commentaires abordent mille sujets, la politique et l'histoire, les races et les religions, la littérature et les beaux-arts, parfois sa famille, ses promenades et sa santé. Il insère comme intermèdes de savoureux portraits et souvenirs, quelques dialogues, des poèmes. Cet ouvrage brûlant, contenant mille horreurs et merveilles, débordant de haine, d'intelligence et de savoir, me choque quelquefois, me fascine souvent. C'est un texte substantiel et beau, qui donne à réfléchir et qui éblouit par sa maîtrise.

Le livre est écrit au moment de l'histoire française où la guerre d'Algérie s'intensifie et où de Gaulle revient au pouvoir. Les sentiments de Caraco évoluent vis-à-vis du Général, qu'il méprise d'abord, et qu'il se met à estimer quand il le voit à l'œuvre (p ex p 504). Sur le conflit («drame par excellence, où chacun a raison, mais nul ne fera grâce», 208), il ne se fait guère d'illusions («Le mieux serait présentement d'abandonner le Maghreb à son indigence», 321). Au regard des controverses d'aujourd'hui, on notera la relation de ce fait divers, que «plusieurs centaines de femmes musulmanes se sont émancipées en brûlant solennellement leur voile» (429). Il est surprenant de trouver dans ces pages une allusion à un homme politique encore actif de nos jours, le jeune député Le Pen, que l'auteur estime («un bon Français, comme il n'en reste pas beaucoup, il a du caractère et de l'audace», 106). Malgré quelque sympathie pour Marx et le communisme, Caraco s'affiche très à droite, se référant plusieurs fois au journal *Rivarol*, faisant à l'occasion l'éloge de «Français de la vieille roche» (60) et avouant son peu de foi dans la démocratie («La démocratie? Un vain mot. Les maîtres sont toujours les maîtres», 171, et plus loin «La classe dominante se tient derrière le rideau, la classe dominée passe pour souveraine, au beau milieu quelques fantômes se disputent une apparence de pouvoir qu'ils jurent assumer au nom du peuple», 504). Quant à l'égalité, «c'est la moitié du temps le droit de manger son prochain, c'est une prime à la férocité bien davantage qu'aux vertus» (174). Albert avance parfois des vues politiques simples mais de bon sens, qui rappellent le «communisme Labiche» de Ferdine, comme la nécessité que chaque famille ait sa maison (601) et chaque enfant sa chambre (269, 574).

Sur l'avenir des relations entre l'Europe et ses colonisés, le prophète Caraco ne manifeste aucun optimisme : «L'Europe n'est plus qu'un derrière immense et Rome bénit les pieds qui le frappent» (112) ... «les opprimés abusent du pouvoir, dès que les fers ne les écrasent» (203) ... «L'Afrique envahira l'Europe, la métropole devenant la colonie de sa province» (435) ... «Avant trois générations le peuple français aura changé de figure» (440) ... «et plus nous donnerons, plus nous serons abominés» (547). L'auteur est de son propre aveu raciste, il ne peut encadrer le christianisme («Les prétendus chrétiens ne sont que des bâtards de Juifs...» 144), encore moins l'islam (je m'abstiendrai prudemment de toute citation sur le sujet) et les races de couleur (idem). Mais chez lui le racisme n'est qu'une des facettes de son pessimisme général. Il n'aime pas l'humanité, il n'aime pas la vie : «Le monde est laid et la plupart des hommes ne sont que des bêtes. A la réserve d'une poignée d'esprits admirables, le reste n'est que bras, jambes et queues...» (155) ... «La haine de la vie est ce que je découvre en moi de plus profond» (605). Il n'attend rien de l'avenir, il songe déjà au suicide : «J'admire la sagesse des païens et principalement celle qui consistait à se détruire, je voudrais périr de mes propres mains et choisir l'heure du départ...» (540), ce qu'il fera plus tard en effet.

C'est peut-être le plus juif de ses livres que j'aie lu, Caraco revient là sans cesse et sous mille angles sur la question des Hébreux, qui constituent selon lui une race («Nous sommes une race et nous payâmes chèrement le droit de l'être», 29), évoquant sans pudeur leurs qualités et leurs défauts, leur passé et leurs perspectives, leur supposée supériorité sur le reste de l'espèce (j'espère que peu de Juifs sont aussi méprisants que lui pour le goy de base). Il a plusieurs développements notables sur l'opposition spirituelle des Juifs et des Grecs. Il a son franc parler, ne se gênant pas pour déclarer tout haut ce que d'autres, j'imagine, pensent tout bas, y compris dans la goyerie. Il présente parmi les preuves de la supériorité juive leur fertilité intellectuelle et leur pouvoir d'influence : «nous n'avons pas un savant musulman, l'on compte peu de savants catholiques, le nombre des savants ayant du sang juif dans les veines dépasse ce qu'on ose publier, les Juifs étant les premiers à se taire là-dessus, afin que les Gentils ne s'en alarment» (434) ... «Les Juifs sont les premiers à nier l'influence qu'ils exercent...» (315). Il leur donne de prudents conseils : «Je conseille à nos Juifs de n'être jamais vaniteux. Qu'ils règnent, s'ils le peuvent, mais qu'on n'en sache rien, dissimulés et tirant les ficelles» (66). Je me demande s'il ne se laisse pas sombrer dans le délire, car il n'a pas l'air de plaisanter quand il affirme avoir trouvé une méthode infaillible pour reconnaître un Juif, mais en l'examinant uniquement du profil droit et non du gauche (454). Quelque déplaisants que puissent être certains de ses propos, il faut au moins reconnaître que ce ne sont pas des paroles en l'air mais bien argumentées, l'auteur a visiblement des lectures et de l'expérience. Il faut aussi remarquer que son enthousiasme pro-judaïque ne l'entraîne pas à la complaisance systématique, il dresse au contraire des portraits peu amènes de certains Juifs, dans lesquels il voit laideur et bassesse, ainsi un oncle à lui, «lugubre s'il n'était frivole, frivole s'il n'était lugubre, laid, ayant une femme laide, des amis laids et vivant laidement dans une rue plus laide. Je n'aimais pas cet oncle, ce que l'on mangeait à sa table me donnait la nausée, il me rendait antisémite (!) mais je lui dois beaucoup, il me servit de repoussoir, il me montra ce qu'il ne faut pas être ...» (228). Son point de vue n'est pas exclusif mais nuancé, il avoue le cas échéant sa préférence pour les moeurs non juives, ainsi sur la circoncision («Je pense qu'il ne faut pas mutiler le corps, il n'est pas moins ignoble de percer le nez que d'ôter le prépuce : que Dieu le veuille suffit à prouver que Dieu n'existe», 74) ou sur le célibat des prêtres («La continence, l'un des fondements de toute vie spirituelle : les prêtres mariés je les appelle prêtres à demi, l'erreur des Juifs est de prétendre que l'homme seul n'est pas un homme ... les moines d'Occident ou ceux de l'Inde s'élevèrent, oui, de cent coudées au-dessus de vos rabbins de village» 197, 199). Un point surprenant est son opinion sur Céline et Bloy, qu'il considère à la fois monstrueux et intéressants, car ils «nous voient mieux que nous ne nous voyons nous-mêmes, on doit se pencher sur leurs livres, on doit les méditer...» (220).

Au chapitre de ses goûts et de ses dégoûts, notons encore que Caraco n'aime pas Buffet, Messiaen, Prévert («trois fois zéro», 323), les animaux («Les animaux me plaisent d'assez loin, je leur reproche souvent de puer et leurs amours me donnent la nausée», 70), Cézanne («abominable», 400), la surpopulation (passim) etc, mais aime bien Céline («il a tout vu, tout su, tout compris et rendu, je le lirais trois ans de suite et ne m'en lasserais un jour, il méritait le Prix Nobel», 127), les jardins (190, 567), Léautaud («dont j'aime fort le style», 615), Dali («l'un des rares peintres dignes de ce nom», 280), Montaigne («un homme merveilleusement à l'aise», 436), le pont Saint-Charles à Prague (467), Chardonne («il semble un aigle planant sur la basse-cour», 583). C'est par méprise, je suppose, qu'il évoque deux fois l'écrivain argentin Borgès comme s'il était déjà mort (79, 214).

(...)

Je recommande le livre captivant de cet auteur étrange, qui reconnaît être «parfois terriblement sévère» (203), et dans ses moments de légèreté feuillette *Elle* et *Marie-Claire*. «J'ai parlé seul» note-t-il avec amertume (119), tout en étant confiant dans la qualité de ses écrits : «Je suis

témoin, mes œuvres restent et les Français de souche les goûteront» (220).  
Je peux assurer qu'il y en a au moins un.